A propos de. La part Maudite...” Mal de femme. La perversion au féminin”. d’Alain Abelhauser

Thierry Lamote, Marie Jean

► To cite this version:

Thierry Lamote, Marie Jean. A propos de. La part Maudite...” Mal de femme. La perversion au féminin”. d’Alain Abelhauser. L’Évolution Psychiatrique, 2014, 79, pp.598-604. 10.1016/j.evopsy.2014.05.004 . hal-01497519

HAL Id: hal-01497519

<https://hal.science/hal-01497519>

Submitted on 9 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À propos de . . .

La Part maudite.

À propos de . . . « Mal de femme. La perversion au féminin » d'Alain Abelhauser[☆]

Thierry Lamote (Psychologue Clinicien, Docteur en psychanalyse et psychopathologie, Chercheur associé à l'Équipe de Recherche Clinique en Psychanalyse (ERC))^{*}, Marie Jean (Psychologue Clinicienne, Docteur en psychopathologie clinique, Chercheur associé à l'Équipe de Recherche Clinique en Psychanalyse (ERC))

Laboratoire de cliniques psychopathologique et interculturelle (LCPI – EA 4591), université Toulouse 2 – Le Mirail, 5, allées Antonio-Machado, 31058 Toulouse cedex 09, France

Reçu le 31 mai 2013

Dans *Le sexe et le signifiant* [1], son précédent ouvrage, Alain Abelhauser s'était proposé de mettre les concepts psychanalytiques à l'épreuve de la clinique en repérant l'insistance du sexuel dans les failles de la parole. Il y faisait résonner les équivoques du langage pour en cerner les bords, laissant simplement entrevoir, dans les fulgurances de la clinique ordinaire, l'excès (de jouissance) qui rompt à tout moment l'illusion d'unité et de maîtrise dont se bercent les sujets. C'est maintenant cet excès lui-même, au-delà des mots, l'espace ouvert de ce que Lacan nomma la « jouissance Autre », qui fait l'objet de son nouvel ouvrage, *Mal de femme. La perversion au féminin* [2]. Dans ce livre qui est à la fois un beau témoignage de sa pratique psychanalytique et un subtil travail de sémiologie et d'archéologie du savoir médical, Alain Abelhauser entreprend de mettre en série toute une palette de pathologies qui touchent préférentiellement les femmes (anorexie, Syndrome de Münchhausen, etc.). Il tente, par-delà leur phénoménologie baroque, d'en démasquer la structure commune, à savoir la perversion : une perversion « au féminin ». Car « la perversion, rappelle-t-il, est bien une structure, ayant titre comme telle à accueillir tout "type" de parlêtre. Mais [. . .] il y a, de fait, deux façons de venir l'habiter, dès lors que la construction

[☆] Abelhauser A. Mal de femme. La perversion au féminin. Paris : Seuil ; 2013 405 p.

^{*} Auteur correspondant.

Adresse e-mail : thierry.lamote@yahoo.fr (T. Lamote).

subjective requiert des sujets qui y sont engagés qu'ils se positionnent au gré de la logique de la sexuation » ([2], p. 304). Chaque parcelle du livre porte la marque de cette idée annoncée dès son sous-titre. Au point que l'ensemble de la démonstration paraisse irrigué par la « force structurante » de cette hypothèse que l'on peut alors dire « élémentaire », au sens de Lacan, c'est-à-dire non pas au sens d'un noyau premier, enfoui, qui serait recouvert et enveloppé par l'ensemble du texte qu'il aurait sourdement impulsé, mais élémentaire « comme l'est, par rapport à une plante, la feuille où se verra un certain détail de la façon dont s'imbriquent et s'insèrent les nervures – il y a quelque chose de commun à toute la plante qui se reproduit dans certaines des formes qui composent sa totalité » ([3], p. 28). Or, il faut bien admettre que cette hypothèse d'une perversion *au féminin* vient pour le moins bousculer la théorie.

1. Une thèse introduite en cinq « actes »...

L'auteur entame son propos en mettant à nu la construction, par le savoir médical, de cinq « maladies » qui nous sont devenues désormais plus ou moins familières, en commençant par celle que l'on appelle dans la tradition française, depuis les travaux de Lasègue (1873) et de Huchard (1883), « anorexie mentale ».

Dans ce « 1^{er} acte » ([2], p. 35–52), il met en avant, à partir du travail princeps de Charles Lasègue, un « processus en trois temps » : « une jeune fille entre 15 et 20 ans », pour quelque raison émotive, explique Lasègue, cesse de s'alimenter déclenchant ainsi la maladie ; vient ensuite une période d'état durant laquelle, avec un « contentement vraiment pathologique », cette jeune femme va consulter le médecin ; suivi d'un troisième moment où le corps, spectaculairement amaigri, se détraque. Deux traits, tirés d'une intervention faite en 1859 par le docteur Macé, seront la pierre angulaire de la thèse d'Alain Abelhauser : d'une part, ces jeunes patientes maltraitent leur corps au point que s'y impriment les marques de la mort ; d'autre part, elles suscitent chez le médecin auquel elles exhibent avec une troublante indifférence ce corps devenu *corpse*, une telle réaction qu'il « bat en retraite devant leur résistance désespérée ». Quelle est donc cette étrange jouissance qui ne trouve à se manifester qu'en ce corps délabré soumis avec défi au regard médical ? Quatre autres pathologies vont nous engager par petites touches à suivre l'interprétation de l'auteur.

En 1908, « 2^e acte » ([2], p. 53–65), le professeur Dieulafoy présente une maladie nouvelle qu'il baptise – aidé du romancier Paul Bourget – « pathomimie » : les sujets « porte[nt ici] délibérément atteinte à [leur] propre corps, puis demande[nt] aux médecins de diagnostiquer [leurs] maux et de les soigner, alors même qu'il[s] continue[nt] à les induire ou à les entretenir ». Mais le plus troublant est qu'ils « ne simulent la maladie que pour leur seule satisfaction, on dirait presque pour leur plaisir ». Le même plaisir sera repéré par le Dr Asher dans la description inaugurale qu'il fait en 1951 du Syndrome de Münchhausen dans *The Lancet* – « 3^e acte » ([2], p. 67–78). Richard Asher s'intéresse à des sujets qui viennent consulter en mettant en avant des troubles, plus ou moins graves, présentés avec une histoire médicale généralement compliquée, et dont les plaintes à la fois vives et peu convaincantes s'accompagnent de documents (médicaux) la plupart du temps « douteux ». Il présente alors des malades proches des pathomimes de Dieulafoy, à ceci près que ces derniers « exhibent des maux patents (mais qu'ils ont eux-mêmes créés), là où les autres exhibent plutôt des fables destinées à faire croire qu'ils sont malades ». Mais ici aussi bien que là, les patients « ne tirent aucun bénéfice de leur conduite, si ce n'est celui de nombreux examens et opérations injustifiés et invalidants qu'ils récoltent et auxquels ils se prêtent avec une bonne volonté également remarquable et suspecte » – d'autant plus suspecte que ces actions ne visent aucun bénéfice immédiat, sinon « un intense désir d'abuser tout un chacun le plus possible ». Le Syndrome de Lathénie de Ferjol – « 4^e acte » ([2], p. 79–90) – mis au jour en

1967 par le professeur Jean Bernard, touche, lui, des femmes qui s'infligent des saignements assez discrets pour passer inaperçus, pour ensuite venir montrer leur corps anémié en consultation médicale. Elles jouissent alors non seulement de la stupéfaction qu'elles suscitent mais également du double désarroi du corps médical, car, « impuissant tant qu'il n'a pas isolé l'étiologie du mal [les "spoliations"] », il l'est toujours autant une fois qu'il l'a découverte, puisque cela n'aboutit le plus souvent qu'à la fuite des patientes ». Ne restent alors que le silence et l'impuissance face à ces conduites dont les sujets eux-mêmes ne disent rien. Retenons ces deux traits, qui traversent l'ensemble de ces présentations : le rien et l'impuissance. Ils ressurgissent sous une tournure monstrueuse dans le Syndrome de Meadow, au « 5^e acte » ([2], p. 91–99), lequel ne peut que susciter ce questionnement : pourquoi des parents en viennent-ils à provoquer et à entretenir des pathologies graves chez leurs enfants qu'ils soumettent ensuite – encore une fois – au regard des experts ? Dans la masse des connaissances accumulées depuis sa découverte en 1977, retenons-en deux qui confirment (en les déplaçant) les conclusions précédentes : tout d'abord, là où nous avions avant tout affaire à des femmes (souvent jeunes), nous apprenons que ce sont ici « presque toujours [non plus des femmes en tant que telles, mais des femmes en tant que] des mères qui sont responsables des troubles » ; ensuite, « que leur ingéniosité et leur manque de scrupule à tromper les médecins et à mettre à mal leurs enfants n'ont guère de limite ». Comment inscrire le foisonnement nosologique de ce « mal de femme » dans la clinique (psychanalytique) du sujet ? L'auteur y vient par un cheminement en trois étapes.

2. ... trois étapes...

L'anorexie lui fournit tout d'abord une trame : certains sujets (féminins) s'en prennent à leur corps avant de le présenter à un Autre (une figure de maître–médecin, généralement) pour le réduire à l'impuissance. Jusque-là, les éléments fournis par Alain Abelhauser semblent donc tracer les contours de la position traditionnelle de l'hystérique, qui interpelle le maître pour le pousser à accoucher d'un nouveau savoir concernant son désir (à elle) – savoir qu'elle pourra alors mettre en échec, en un cycle propice à faire avancer la connaissance, de ratage en ratage. Mais il introduit rapidement (deuxième temps de sa démonstration) des éléments qui ouvrent d'autres pistes tout en précisant son projet. Il en appelle tout d'abord, dès le « 2^e acte », au professeur Dieulafoy. Celui-ci invoque, pour expliquer l'étonnante conduite des pathomimes, « la joie intime [qu'ils doivent éprouver] à se faire plaindre, la satisfaction [qu'ils goûtent] à mystifier leur prochain ». L'idée de mystification, une fois introduite, modifie subtilement l'apparente innocence dont on pouvait encore créditer l'anorexique. Cette pente à la tromperie sera confirmée, au « 3^e acte », avec l'intense « désir d'abuser » prêté au sujet « Münchhausen ». Une fois introduit cet énigmatique plaisir de mystifier, reste à en découvrir la clé : elle sera donnée *via* le Syndrome de Lasthénie de Ferjol, lorsque l'auteur relève l'un des diagnostics posés antérieurement – celui d'« hystérie perverse ». Le mot « perverse », ainsi avancé, ouvre au troisième temps de la démonstration, celui où sera décrit le Syndrome de Meadow. Alain Abelhauser rappelle que, derrière l'inadmissible (attenter à la santé et à la vie de son enfant), se loge le « bénéfice épouvantable, inavouable, attaché [pour les parents] à la maladie de leur enfant ». Rendre un enfant malade, voire le tuer, « relève, certes, d'une réalité terrible, d'un acte odieux, mais aussi d'un fantasme puissant, voire du fantasme par excellence » : ininterrogeable, il voile autant qu'il révèle l'horreur d'une jouissance innommable. C'est cette jouissance que l'auteur va désormais tenter de cerner en resserrant son propos autour des traces qui en apparaissent dans la clinique et dans la culture, avant d'en venir à sa thèse : l'articulation de la structure perverse à cette jouissance indicible, spécifiquement féminine,

que Lacan nomma «jouissance Autre». Mais ce nouage inédit ne va pas de soi, aussi l'auteur va-t-il l'amener par diverses circonlocutions.

3. ... et deux axes

Il ramasse tout d'abord ([2], p. 103–111) ce mal féminin «protéiforme» en deux pôles : d'un côté, il situe «l'atteinte au corps», et de l'autre l'atteinte à «l'autre social». Un axe, en forme de continuum, s'élabore ainsi avec, positionnés à l'un des extrêmes, «côté corps [...] (là où ce qui semble compter le plus est le fait que ce soit le corps qui soit atteint)» : les pathomimes ; tandis que «côté "mensonge" (là où ce qui semble compter le plus est le fait qu'il y ait duperie de l'autre)», se trouveraient les Münchhausens. Entre les deux, lasthéniques et anorexiques maintiendraient en état de quasi équilibre l'atteinte au corps et la «duperie» de l'autre. Une ambiguïté est ici maintenue par l'auteur entre «autre» et «Autre» : tantôt l'«autre» (en minuscules) renvoie au corps du sujet, tandis que l'«Autre» (majuscule) épingle le médecin (ou le corps médical) ; tantôt les choses se renversent : l'«Autre» désigne alors le corps du sujet, et l'«autre» celui auquel il le montre. Les deux écritures renvoient pourtant à deux instances très différentes : le petit autre («a» minuscule) est l'autre-même, celui avec qui l'on entretient une relation de stricte égalité spéculaire, alors que le grand Autre renvoie à la radicale altérité de l'instance tierce. D'un côté, donc, côté «petit autre», le rapport se situe sur l'axe imaginaire (celui de la confusion des places et de l'illusion de complétude), de l'autre («grand Autre»), ce rapport se situe sur l'axe symbolique (fondé sur l'irréductible distance du mot à la chose). Loin d'être anodine, cette ambiguïté sera l'un des piliers de la démonstration. Intéressons-nous pour l'instant au second mouvement de mise en ordre ([2], p. 115–170), qui succède immédiatement à cette première polarité corps/autre.

À partir du fouillis (à première vue) emmêlé de multiples références culturelles – la Lasthénie de Ferjol de Barbey d'Aurevilly (et ses antécédents littéraires), la figure biface du vampire et du nécrophile –, Alain Abelhauser commence par exciper le motif littéraire du viol de la femme morte (ou inconsciente). Corps silencieux où s'est éteinte l'«*horror di femina*» ([2], p. 155) la «belle endormie» infiltre de sa présence spectrale l'imaginaire des peuples – révélant ainsi le fantasme sous-jacent d'un possible évitement de la rencontre avec l'innommable jouissance féminine. L'auteur articule ensuite à ce premier motif (la femme morte), via une étude de quelques grands personnages mythologiques (*She*, «à la fois femme et mère», vampirisant peuple et amant de son amour dévorant ; Médée, tueuse de ses propres enfants), la figure de la «vraie femme». À l'inverse de la femme morte, la «vraie femme», née de l'intrication d'une jouissance dédoublée (celle de la mère et de la femme), incarne avec éclat la «menace féminine en majesté» ([2], p. 156) : elle rappelle l'impossibilité d'échapper à l'horreur ou de réduire la chose au silence. Une nouvelle polarité est ainsi promue, complexifiant et déplaçant le binôme «corps/autre». D'un côté, nous trouvons la série «femme morte, évidée de sa jouissance, inoffensive» ; de l'autre, la séquence «femme vraie, menaçante, complétée d'une jouissance innommable». Soit le nouveau binôme : «jouissance d'hommes-tiquée»/«jouissance indomptable». C'est alors à la localisation – au croisement entre l'opération langagière et son solde ; le corps (du sujet) et le corps (médical) ; l'autre et l'Autre – de ce «mal de femme» par lequel s'exprime cette inquiétante jouissance que l'auteur va s'atteler pour tenter de le situer dans la structure perverse. Mais qu'appelle-t-on «jouissance» ?

4. La Chose, la jouissance et l'objet *a*

La notion de jouissance est centrale chez Lacan. À tel point qu'elle est venue déplacer la question irrésolue de Freud : là où ce dernier se demandait « Que veut une femme ? », Lacan s'interrogea sur ce qui spécifierait la jouissance féminine. Mais qu'est-ce que la jouissance, si, comme l'affirme Alain Abelhauser, elle renvoie moins au plaisir qu'à une tension qui vise son « forçage » pour toucher son au-delà ? Pour la cerner au plus près, il faut se placer, avec Freud, « dans la situation d'un être vivant qui se trouve dans une détresse presque totale, qui n'est pas encore orienté dans le monde et qui reçoit des excitations dans sa substance nerveuse » ([4], p. 14). L'être ainsi assailli par ce terrifiant débordement de sensations est le « Moi-réal » mythique posé par Freud au commencement de la vie : le nouveau-né inentamé par le signifiant – être vivant jeté dans le « réel pur, antérieur à toute symbolisation » ([5], p. 72), lieu d'une jouissance illimitée que Lacan, après Freud, nomma *das Ding*, la Chose. Du fond de sa détresse et de son impuissance primordiales, l'*infans* réagira à cet envahissement par un cri nu, surgi directement de la matière vivante, qui va trouver un écho dans l'Autre (maternel), dont la réponse transformera rétroactivement ce cri en un premier signifiant. Cette rencontre avec l'Autre aura pour effet d'extraire le sujet du Réel plein dans lequel il se trouvait pris, pour l'introduire dans la chaîne signifiante. Le nouveau-né, ainsi « apparolé », c'est-à-dire appelé à devenir *sujet du langage* par la parole invoquante de l'Autre, est alors arraché à l'univers continu de la sensation pour être inséré dans le champ discontinu du symbolique : au moment où il gagne le monde des mots, il quitte donc définitivement celui de la Chose. Or celle-ci, affirme Braunstein [5], est en réalité un effet de l'intrusion du Symbolique : c'est la Loi du langage « qui crée la Chose et la définit comme perdue » ([5], p. 73–74). La Chose (et la jouissance perdue qui s'y rattache) n'est donc que la trace laissée par sa perte. Et c'est dans le vide ainsi créé, sur ce fond d'absence principielle, que *les choses* – ce que Lacan nomma « objets *a* » –, qui ne sont que des succédanés de la Chose manquante, vont pouvoir apparaître et peupler le monde des innombrables objets du fantasme autour desquels tournera la pulsion, portée par la demande adressée à l'Autre et orientée par le désir. Le sujet, mordu par le langage, devra renoncer à la « Grande jouissance initiale » autoérotique pour la mettre en jeu dans ses transactions avec l'Autre, tandis que la jouissance restante, désormais prise dans l'ordre symbolique, glissera hors de son corps : elle va d'abord s'attacher aux orifices corporels qui font l'objet d'une demande de l'Autre (les zones « pré-génitales » des « phases » psychosexuelles), avant de s'ordonner autour du « Phallus » dont l'effet majeur est de vider le corps de la jouissance pour localiser celle-ci en des objets hors-corps. Détaillons ce processus dit de « métaphore paternelle » qui va nous introduire à la thèse d'Alain Abelhauser et aux questions qu'elle soulève.

5. Perversion « au féminin »... ou hystérie ?

La métaphore paternelle ([6], p. 557) est une écriture logique du processus œdipien : elle décrit l'opération par laquelle le signifiant paternel (le Nom-du-Père), en nommant le désir de la mère, frappe l'Autre d'interdit et inscrit à son terme le signifiant du manque, le Phallus (Φ). Ce signifiant phallique désigne donc la faille de l'Autre (la mère aussi bien que le père), le manque qui le fait désirant : il indexe le vide où viendra prendre place le Nom-du-Père. Il leste aussi tout objet se proposant à la pulsion d'un moins-de-jouir qui le rendra foncièrement décevant, marquant ainsi combien la voie d'une jouissance complète est interdite à qui parle – le retour à la Chose primordiale étant impossible. Le principal effet de la métaphore paternelle est donc de purger le corps de sa jouissance, laquelle, après avoir été externalisée, laissera pour solde de

son opération un reliquat de jouissance autorisée au parlêtre : celle qui passe par le langage d'où elle ne croquera que les semblants de la Chose (les objets *a*, inéluctablement insatisfaisants), à savoir la « jouissance phallique », « limitée, circonscrite et, d'une certaine façon, régulée » ([2], p. 293). Voilà pour ce qui se passe du côté des hommes, dont la sexualité tourne tout entière autour de l'organe – le pénis – qui offre une prise imaginaire au signifiant phallique. Côté femme, en revanche, dans la mesure où « l'organe féminin semble [dans la fantasmagorie de l'enfant] n'être jamais découvert » ([7], p. 116), l'inconscient manque d'un signifiant apte à la circonscire dans une définition, ce qui fait que sa jouissance n'est qu'en partie ordonnée sur le signifiant phallique. Si elle se prend incontestablement à la jouissance masculine, elle n'y est en revanche « pas-toute » soumise : elle accède également à une autre forme de jouissance – la « jouissance Autre » –, une jouissance du corps, folle et énigmatique puisque hors-langage et sans objet. De cette jouissance Autre témoigne notamment la mystique : « pas-toute » contrainte dans la signification phallique, elle connaît, dans sa relation privilégiée avec un Autre consistant, des extases qui donnent un aperçu de cette jouissance corporelle sans objet par où s'indique la faille de l'Autre – l'absence du mot qui l'épinglerait. Peut-on, comme le propose Alain Abelhauser, articuler cette jouissance corporelle, spécifiquement féminine, avec la structure perverse ?

Le pervers se présente comme celui qui opère la synthèse du savoir et de la jouissance – l'incarnation du « savoirjouir » ([2], p. 216–226), comme l'écrit Braunstein en un seul mot : il dénie le manque chez l'Autre (la castration maternelle), qu'il voile soit par le fétiche, soit par des scénarios où s'affiche sa maîtrise du corps du partenaire et du *savoirjouir* qui le complète. C'est pourquoi il va viser la faille subjective de son partenaire, pour s'offrir comme l'objet capable de le combler grâce à ce *savoirjouir* qui le complète. D'où la proposition de Lacan selon laquelle le fantasme pervers (*a*◇\$) inverse les termes de l'écriture du fantasme névrotique (\$◇*a*) : là où le névrosé (\$), divisé par le manque-à-jouir, court après les objets fantasmatiques (*a*) et inaccessibles (◇) qui polarisent son désir, le pervers (chez qui la « volonté de jouissance » fait office de désir), par ses manœuvres, dévoile la division de son partenaire (en place de sujet, \$) de façon à se proposer comme l'objet (*a*) apte à la combler. Il s'agit donc, pour le pervers, que rien n'échappe à son contrôle, à l'emprise de son savoir : tout, de la jouissance et du corps, doit être tramé et ordonné par le signifiant – colonisé, en d'autres termes, par cette signification phallique radicalement incompatible avec la jouissance Autre. Mais l'opération ne se réduit pas aux deux partenaires en présence : ce qui est visé dans la jouissance du partenaire, ce qu'il s'agit de démentir par la monstration de sa jouissance, c'est la castration de la Mère, du grand Autre – « le pervers [...] est amené par la logique même de sa structure et de son désir à se convertir en un objet, en un instrument, en un complément au service de l'Autre » ([5], p. 222). Or si le pervers vise, *via* la jouissance d'un partenaire, à dénier la division de l'Autre en soumettant toute la jouissance au savoir, et en l'ordonnant toute du côté de la signification phallique, comment envisager la perversion *au féminin* proposée par Alain Abelhauser, à savoir une perversion organisée non pas du côté de la jouissance phallique, mais précisément du côté de la jouissance Autre (celle que récuse le pervers) ?

Il y parvient moyennant trois glissements conceptuels ([2], p. 302–305). Tout d'abord, là où Lacan pose le partenaire du pervers en place de *sujet* (\$) dont il faut susciter la division (pour pouvoir la combler en s'en faisant l'objet *a*), l'auteur le fait basculer en place de petit *autre* de la situation ; il explique ensuite, que la perversion consiste (non pas à diviser le sujet-partenaire pour le compléter de sa jouissance de façon à dénier le manque de l'Autre, mais) à diviser l'Autre lui-même ; puis il radicalise l'équivalence, tirée de Lacan, entre le corps (lieu de la *jouissance de l'Autre* sexe) et l'Autre. Cette configuration subvertit les termes habituels de la structure perverse. Là où le pervers, afin de soutenir le démenti portant sur la castration de l'Autre (maternel), se

voue à susciter la division du *sujet*-partenaire de façon à la suturer en s'en faisant l'objet *a*, la perverse, *elle*, ne cherche pas à compléter l'Autre : *elle* s'attache simplement, en provoquant les vacillements du petit autre (l'impuissance du corps médical) face à la castration du grand Autre (son corps délabré ou son enfant malade), à jouir de sa propre division. Mais n'est-ce pas alors la visée essentielle de la mise en scène du pervers, telle qu'elle fut promue par Freud et Lacan – dénier la castration de l'Autre (de la Mère) –, qui se trouve ainsi retournée en son contraire par l'auteur, puisque la perverse, telle qu'il la présente, chercherait par ses manœuvres non pas à masquer le manque de l'Autre (comme *le* pervers), mais à le dévoiler ? Restent, au terme de ce parcours, ces quelques questions que nous laissons en suspens : le corps de ces femmes, maltraité et soumis à l'entière maîtrise du sujet, relève-t-il encore de l'altérité radicale de l'Autre (à savoir du registre du Symbolique) ? Ne tombe-t-il pas, sinon en place de déchet, c'est-à-dire d'objet *a* (versant Réel), du moins à celle du petit autre de l'axe imaginaire ? Et en admettant que ce corps « *corpséifié* » relève bien du registre de l'Autre, cette réécriture de la perversion qui en renverse la logique a-t-elle encore à voir avec la structure perverse telle que Lacan (sur l'enseignement duquel l'auteur se fonde) en a laissé la formule ?

On aura compris qu'il est ici difficile de soutenir que l'auteur a réussi, comme il en a eu le projet, à montrer que ces femmes – qui jouissent, dans leur « belle indifférence », du dévoilement de l'imposture du maître – sont de structure perverse. Et quand bien même le seraient-elles, il n'est pas certain qu'elles ne le seraient pas comme les hommes, à savoir par ce qui, de leur jouissance, s'inscrit du côté du Phallus. En dépit de sa finesse, ce livre laisse donc en grande partie inentamé le mystère du féminin : il en confirme ainsi la rétivité à se laisser réduire à du savoir – ce que nous ajouterions à la liste de ses nombreuses qualités.

Déclaration d'intérêts

Les auteurs n'ont pas transmis de déclaration de conflits d'intérêts.

Références

- [1] Abelhauser A. Le sexe et le signifiant : suites cliniques. Paris: Seuil; 2002.
- [2] Abelhauser A. Mal de femme. La perversion au féminin. Paris: Seuil; 2013.
- [3] Lacan J. Le séminaire, Livre III : les psychoses. Paris: Seuil; 1981.
- [4] Freud S. Métapsychologie. Paris: Seuil; 2009.
- [5] Braunstein E. La jouissance, un concept lacanien. Toulouse: Érès; 2005.
- [6] Lacan J. Écrits. Paris: Seuil; 1966.
- [7] Freud S. La vie sexuelle (1969). Paris: PUF; 2005.